

Les premiers pas

Une biographie de Maître Eckhart ne comporterait que fort peu de points assurés. Sa naissance et sa mort même restent marquées de certaine indétermination ; s'il est loisible d'assigner une date précise à tel événement de sa vie, bien des épisodes, par ailleurs, échappent à l'historien. Modestie d'un homme dénué de tout souci d'occuper le devant de la scène, pressé de s'effacer face au témoignage qu'il lui incombait de rendre ? Peut-être, et même sans doute. Plus largement, Eckhart partage ce destin d'obscurité avec nombre de ses contemporains et non des moindres ; mais le peu que l'on sait ne manque pas de jeter une lumière décisive sur une œuvre qui, plus que bien d'autres, entretient un rapport étroit avec l'expérience qui l'a vu naître. Adonnée à l'exercice de la pensée, c'est-à-dire d'abord de l'universel, cette œuvre en effet garde souci d'un enracinement dans les dédales et les hasards d'une existence sensible à la portée réelle des événements de l'histoire.

Eckhart vécut dans un monde de bouleversements et de bruit. A cheval entre plusieurs pays, plusieurs cultures, il puisa à des sources diverses, connut d'importantes responsabilités et parcourut en tous sens de vastes contrées, des Flandres à l'Italie, de Paris à la Bohême, des pays du Rhin à l'Aquitaine. Il naquit, semble-t-il, en 1260, à peu près au centre géographique de cette toile, dans un village de Thuringe du nom de Hochheim ; mais comme

il y avait alors deux bourgades à porter ce vocable, l'endroit même de sa naissance n'est pas exactement connu. Deux siècles plus tard, Joachim de Flore s'arrêtera sur cette date de 1260, qu'il saluera, pour de multiples raisons, comme une année charnière — tout comme on peut l'entendre de l'an 1274, ainsi qu'il sera dit dans un instant.

Rien sur sa famille ni sur son enfance. Sans doute eut-il vent des inquiétudes qui secouaient alors un monde politiquement, socialement et religieusement troublé. Saint Louis, né en 1214, règne sur la France, qui connaît sous ce prince éclairé une période de calme précaire. Mais, outre-Rhin, la conjoncture politique immédiate que connut le petit Eckhart est autrement chargée. La puissante dynastie des Hohenstaufen ne survit qu'à grande peine à la mort de Frédéric II, survenue précisément en 1260. Son fils bâtard, Manfred, mène campagne pour assurer son pouvoir. Son ambition le conduit jusque par-delà les Alpes. Alexandre IV, le pape de Rome qui s'oppose à ses desseins hégémoniques, est chassé de son siège et contraint à l'exil. Un sort que connaîtra pareillement son successeur, Urbain IV ; après son élection, en 1261, il ne pourra jamais rentrer dans la Ville éternelle. Ce n'est là qu'un des multiples épisodes de la lutte entre la papauté et l'Empire, qui empoisonne la vie politique et religieuse de l'Occident depuis plusieurs siècles et connaît alors de sanglants rebondissements.

Il y a près d'un demi-millénaire, Charlemagne avait ressuscité à son profit, en le mettant sous l'égide de la foi chrétienne, l'antique rêve de la romanité portant sur une domination politique de l'Extrême-Occident. Le 25 décembre de l'an 800, où il reçut à Rome l'onction impériale des mains du pape, figure comme une date symbole à cet égard. Trois siècles plus tard, l'Empire carolingien, affaibli par les attaques externes venues de l'est, mais surtout du nord et du sud (Normands et Sarrasins), voit lui échapper le centre de gravité de l'Europe du Nord. A partir du milieu

du XII^e siècle, la Maison des Staufen étend son pouvoir de Cologne à Prague, en passant par Munich, et cherche à s'assurer une légitimité culturelle et religieuse en imposant sa domination sur l'Italie du Nord, et jusqu'à Rome et Naples. Un conflit portant sur la suprématie du pouvoir spirituel, réaffirmée par le pape Boniface VIII face aux ambitions de Frédéric Barberousse et de ses successeurs, se développa au double niveau des argumentations théologiques et des campagnes guerrières. Ce sont les séquelles de ces rivalités qui perdurèrent au temps d'Eckhart et au-delà. Chacun, au cours de ces sombres années, était mis en demeure, *nolens volens*, de prendre parti pour l'un ou l'autre des protagonistes ; si Eckhart ne s'aventura pas personnellement sur ce terrain, il fut pris néanmoins dans cet imbroglio politico-religieux, de sorte que ces motivations mêlées ne furent pas étrangères aux procès qui lui furent intentés, à Cologne d'abord, puis à Avignon, près de la papauté en exil.

Une autre série d'événements marquèrent l'époque de façon décisive : les Croisades. Eckhart avait dix ans lorsque Saint Louis mourut devant Tunis au cours d'une expédition de ce type ; et la dernière d'entre elles eut encore lieu dans l'ultime décennie du siècle. Entre-temps, le concile de Lyon, qui maintint la mobilisation de la chrétienté en faveur des lieux saints et des frères de Palestine, avait tenté — en vain — de régler la question du schisme d'Orient en aplanissant les griefs entre Rome et Constantinople. Certes, Eckhart ne s'engagea nullement, comme saint Bernard au siècle précédent, dans le soutien de ces entreprises guerrières ; et il ne milita pas en faveur d'un dialogue avec les musulmans, comme le fit son contemporain Raymond Lulle. Il connut toutefois le contrecoup des bouleversements économiques et culturels qu'engendrèrent ces flux de population, non moins que l'effervescence religieuse que produisit et entretenit cette mobilisation de toute une société. A cette ferveur visible il préféra l'exigence des voyages intérieurs ; et l'on peut, toutes proportions gar-

dées, énoncer à son propos le jugement que Hegel produisit, s'agissant du xv^e siècle, pour valoriser l'aventure spirituelle d'un petit moine appelé Luther au regard du destin plus spectaculaire d'un Christophe Colomb. Un rapprochement qu'il ne faudrait point urger — comparaison n'est pas raison ; mais il se retrouvera encore sous d'autres éclairages.

Première donnée biographique certaine : l'entrée du jeune Eckhart dans l'ordre des dominicains. Certains historiens la placent en 1275 : la coutume était alors d'admettre de très jeunes postulants, qui achevaient sous l'habit leur formation scolaire tout en faisant leurs premières armes de religieux. En l'absence de donnée précise, l'on peut aussi bien imaginer qu'il effectua cette démarche l'année précédente, en 1274, et situer ainsi l'événement à une date des plus symboliques, souvent retenue comme une année tournant¹. C'est en 1274, en effet, que mourut saint Thomas d'Aquin ; c'est encore cette année-là que se tint le concile de Lyon, dont il a été question ci-dessus ; c'est enfin à cette date, et par cette assemblée, que l'existence du Purgatoire reçut la consécration d'une définition dogmatique² : or c'est là une réalité de plus d'importance qu'il ne paraît, dans la mesure où l'on peut y déchiffrer l'amorce d'une révolution mentale qui substitue à la logique binaire — ciel et enfer — une pensée à trois termes, annonce lointaine d'une procédure de type dialectique. En intercalant le Purgatoire entre Enfer et Paradis, Dante donnera bientôt, dans sa *Divine Comédie*, une forme littéraire éclatante à ce schématisme nouveau ; pour sa part, Eckhart fera de ce principe un usage plus large en conférant ses lettres de crédit à ce que l'on peut déjà tenir pour une pensée de la médiation. — Pour parachever ces rappels relatifs à 1274, c'est cette année-là que le jeune Dante Alighieri, né en 1265, croisa pour la première fois le regard de Béatrice : un événement intérieur, « singulier » en tous les sens de ce terme, mais qui eut tant de répercussions littéraires et spirituelles.